

se procurer qu'à des prix exorbitants, ses récoltes devinrent de plus en plus mauvaises, ses dépenses pour les sorciers et ses procès outrepassèrent ses revenus, etc. Et cette fois, abandonné de tous, condamné même sévèrement par ceux qui l'avait plaint, il fut obligé de vendre sa terre et d'aller cacher sa honte et sa ruine dans les chantiers d'une de nos grandes villes.

Est-on toujours juste envers sa terre.

Monsieur le Rédacteur, j'entends vos nombreux lecteurs me demander la conclusion que je tire de cette triste et lamentable histoire. Je ne les ferai pas attendre, et j'espère les persuader que beaucoup de nos cultivateurs ont agi avec leurs terres comme ce père de famille envers ses enfants et ses animaux. Le grand tort de cet homme, comme nous l'avons vu, était d'exiger un travail trop prolongé pour les forces de ses enfants et de ses animaux, et de ne pas leur donner une nourriture substantielle pour réparer ces mêmes forces épuisées. Eh ! bien montrez-moi une paroisse, une concession dans cette paroisse, ou ce fait ne se soit pas produit mille fois par rapport à la terre. Presque partout on a exigé du sol les récoltes les plus épuisantes, celle de blé, de pois d'orge, &c., et cela pendant plusieurs années consécutives. Ce pauvre sol qui, d'abord plein de vigueur donnait, sans laisser apercevoir sa fatigue, il semblait même heureux d'enrichir promptement son maître. Mais que se passait-il pendant qu'on mettait en pratique ce système meurtrier. Cette terre qui ne se plaignait nullement refusa tout à coup d'aussi abondants produits, et elle persista dans son refus. A-t-on eu pour elle de la pitié au moins ? A-t-on cessé d'exiger d'elle un travail moins prolongé ? au contraire on lui a dit : tu me donneras du blé ou tu me dira pourquoi ?

Lui rend-on en proportion de ce qu'on lui enlève ?

Mais pendant qu'on était si exigeant envers elle, au moins, lui rendait-on ce qu'on lui enlevait, la nourrissait-on convenablement ? Non, elle ne recevait presque aucune nourriture, et quelquefois pas du tout. Le fumier était à se dessécher devant les portes de granges, le purin s'écoulait dans les ruisseaux ou les fossés des grands chemins, et la terre se nourrissait de l'eau du ciel, de l'air de l'atmosphère. Et le propriétaire se lamentait en disant : encore une mauvaise année, un sort,

peut-être, qui nous a été donné. Car on se rappelle qu'il y a quarante à cinquante ans, on voyait des sorts et des sorciers partout.

On revenait à la charge, et au lieu de laisser en pacage ou en prairie, les pièces qui ne voulaient plus pousser de céréales, on déchirait de nouveau leur surface ; pourtant, sans augmenter d'une ligne, l'épaisseur qui avait déjà été ruiné tant de fois ; mais c'était en vain, on ne frappait plus que sur une paille, c'est à dire, qu'on récoltait de la paille et presque rien de plus.

Voilà donc la conduite qu'ont tenue les quatre cinquièmes de nos cultivateurs ; ils ont trop exigé de récoltes épuisantes de leurs champs, première faute ; et ensuite ils leur ont refusé la nourriture dont ils avaient absolument besoin, seconde faute.

Bons avis pour de bons amis.

Mais un pareil système a-t-il au moins trouvé des contradicteurs, des senseurs ? Non, pendant longtemps, personne n'a osé élever la voix pour reprendre les coupables. Au contraire, on recevait de toutes parts des témoignages de sympathie, et on disait pour se consoler mutuellement : Les saisons sont changées, les temps sont devenus mauvais ; mais ça ne durera pas. Mais plus tard, des hommes clairvoyants et amis de leurs compatriotes, ont cherché les causes d'un si grand changement, et ont découvert que la véritable cause de tout le mal se trouvait chez le propriétaire lui-même. Ils ont été plus loins, ils ont prescrit des remèdes à ce mal ; ils ont dit aux cultivateurs : Il est encore temps de ramener les bonnes récoltes, si vous le voulez ; vous pouvez rendre à vos terres leur ancienne fertilité ; mais pour cela, il faut les laisser se reposer, en ne leur demandant que des récoltes qui les fatiguent peu ; il faut encore les nourrir abondamment, et pour cela augmenter, par tous les moyens, vos engrais. Il faut vous procurer un bon fumier d'étable en faisant plus de prairies, et en nourrissant bien vos animaux, et en leur donnant une abondante litière. Quand ce fumier est produit, il faut le traiter avec soin et ne pas en laisser perdre une parcelle, etc.

De rares cultivateurs ont prêté une oreille attentive à ses sages conseils et ont voulu expérimenter les moyens qu'on leur suggérait, de sortir d'embarras. Quand à ceux-là, ils n'ont ici qu'à se féliciter de leur obéissance,

mais le grand nombre a ri de bon cœur et a refusé obstinément d'introduire aucun changement dans la routine suivie jusque là. Comment, a-t-il dit, des gens qui n'ont jamais vu que lire dans les livres et tenir la plume, vont nous montrer à labourer la terre, à tenir les mancherons de la charrue ? Mais veulent-ils se moquer de nous !.....

Mais, depuis cet instant, ces entêtés ont perdu peu à peu la sympathie des hommes intelligents qui sont aujourd'hui plus que jamais convaincus que c'est l'homme qui fait la terre, et qu'à part certains accidents qu'on ne peut contrôler, c'est le cultivateur qui diminue ou augmente ses récoltes. Et bientôt ceux qui voudront rester en arrière, malgré la lumière qui devient de plus en plus brillante, deviendront un objet de mépris, et la risée des bons et sages cultivateurs.

Malheureusement, encore aujourd'hui, le nombre des sourds, de ceux qui veulent marcher sur les traces du père infortuné dont nous avons fait connaître l'avarice et la cruauté, sont nombreux ; mais espérons que les exemples d'une bonne culture qui se multiplient de plus en plus, joints aux enseignements que répandent partout nos journaux d'agriculture, opéreront bientôt un changement radical.

Que votre publication continue d'être ce qu'elle a été depuis son origine, et vous aurez contribué pour une large part à améliorer le sort de vos compatriotes.

(Pour la Semaine Agricole.)

Ce que cette guerre va coûter de sang et d'argent dépasse tous les calculs ; l'*Economist*, de Londres, essaye l'estimation de la perte que le monde financier vient d'éprouver par le seul effet de la déclaration de guerre. En une semaine la valeur des rentes françaises a subi une dépréciation de \$30,000,000 ; les fonds anglais, £8,315,000 ; les bons Italiens, £8,315,000 ; les bons des Etats-Unis £12,600,000 et la perte totale des bons nationaux, vendus à Londres seulement, sans y comprendre les rentes Allemandes, Autrichiennes, Belges et Hollandaises, a été de £76,275,000. Dans les actions de onze des principaux chemins de fer anglais, il y a eu une baisse de £2,347,000.

C'est là le coût de la déclaration de guerre.

Quant aux frais de la conséquence, ils se compteront par billions de livres et par cents milliers de cadavres.